

Sortie nationale
22 octobre 2014

Essai documentaire ■ 1h23

Un photographe part sur les traces de ses grands-pères militaires morts depuis longtemps, Pierre le légionnaire et Paul le parachutiste. Il explore avec eux l'histoire de sa famille, une histoire bornée par les guerres, rongée par les silences et les non-dits. Il dévoile dans un film impudique le roman d'un pays, la France, en guerre avec elle-même.

DHR
DIRECTION HUMAINE DES RESSOURCES
OUVRIERS ASSOCIÉS

LES FILMS
DU JEUDI

www.patriaobscura.fr  patria obscura

ÉDITORIAL

« Le titre est une couleur apportée à l'œuvre. »
Marcel Duchamp

V oici bientôt un siècle sortait *Naissance d'une nation* de D.W. Griffith, considéré comme le premier long-métrage de l'histoire du cinéma. Très controversé pour ses propos racistes et favorables au Ku Klux Klan, il restera pendant dix ans le plus grand succès en salles outre Atlantique malgré son interdiction dans nombre de villes américaines. Entre l'art des images en mouvement, et ce qui tente déjà de se définir dans le débat public sous le terme de « nation », un lien s'affirme de manière particulièrement violente et dramatique, dès l'origine.

Le latin *natio* signifie naître. « Patrie » est le pays des pères. Dans *Patria obscura*, il est question des deux. Pourquoi certains combats « nationaux » nous semblent-ils dignes et salutaires, pourquoi certains nous paraissent « nationalistes » au plus mauvais sens du terme ?

La dernière Coupe du monde de football, qui occupait tous les médias, ne montre-t-elle pas à elle seule combien, même débarrassées des enjeux militaires de conquêtes ou d'invasions, les identités nationales existent, se crispent, s'affirment, relient les uns, distinguent les autres ? L'évocation par certains commentateurs d'une « Allemagne décomplexée » après la victoire d'une équipe sportive est un indice intéressant pour dévoiler



combien nos attachements à « l'identité » sont complexes et même franchement ambivalents.

On peut avoir plusieurs appartenances, mais d'où viennent ces mystérieux sentiments qui se nomment honte ou fierté ? Fraternité, citoyenneté, identité se reçoivent-elles en héritage ? Et la nationalité ne peut-elle se transmettre aussi par des vecteurs plus subtils que par le sol ou le sang ?

D'une recherche très personnelle sur l'origine de son nom qui le conduit à découvrir des pans méconnus de son histoire familiale, le réalisateur Stéphane Ragot trouve un chemin inattendu pour creuser ces épineuses questions. Descendant d'une lignée de militaires, il explore ses propres parts d'ombre et nous invite à penser nos ambiguïtés à l'égard du « pays ».

Paternité et filiation font le lien entre patrie et nation. Le film pose la question de l'héritage, de la transmission, et travaille la mémoire. *Patria obscura* c'est aussi la chambre noire, la fabrique des images.

Stéphane Ragot est photographe. Entrent dans le matériau pictural de sa première œuvre cinématographique des archives familiales parfois plus que centenaires, mais aussi des instantanés en noir et blanc au format carré pris par le réalisateur. De ces images souvent composées

comme des tableaux, le film révèle la puissance évocatrice et la portée dans le temps.

Encore récemment, certains responsables politiques, dotés d'une indéniable habileté, ont cru opportun de combiner l'exaltation de l'enrichissement matériel décomplexé d'un certain libéralisme avec le rejet de l'autre et la désignation de boucs émissaires habituellement pratiqués par l'extrême droite. La crise financière de 2008, dont nous n'avons pas fini d'éprouver les conséquences, n'a depuis fait qu'aggraver la violence des idées et des comportements racistes, ici comme ailleurs en Europe.

Il est plus que temps de remettre en débat nos rapports à la nation et à l'identité. Sans plus les nier que les exalter. En cette autre année 14, on peut citer Jaurès sans craindre d'être soupçonnés de complaisance ou d'intelligence avec l'ennemi : « Un peu d'internationalisme éloigne de la patrie, beaucoup d'internationalisme y ramène. »

Nous ne sommes pas contraints d'adopter les termes que promeut l'oligarchie pour détourner d'elle-même la légitime colère des peuples, mais nous pouvons composer avec des mots désormais nôtres, hérités des milliers d'histoires singulières entrecroisées qui ont fait ce qu'aujourd'hui nous sommes.

POINTS DE VUE

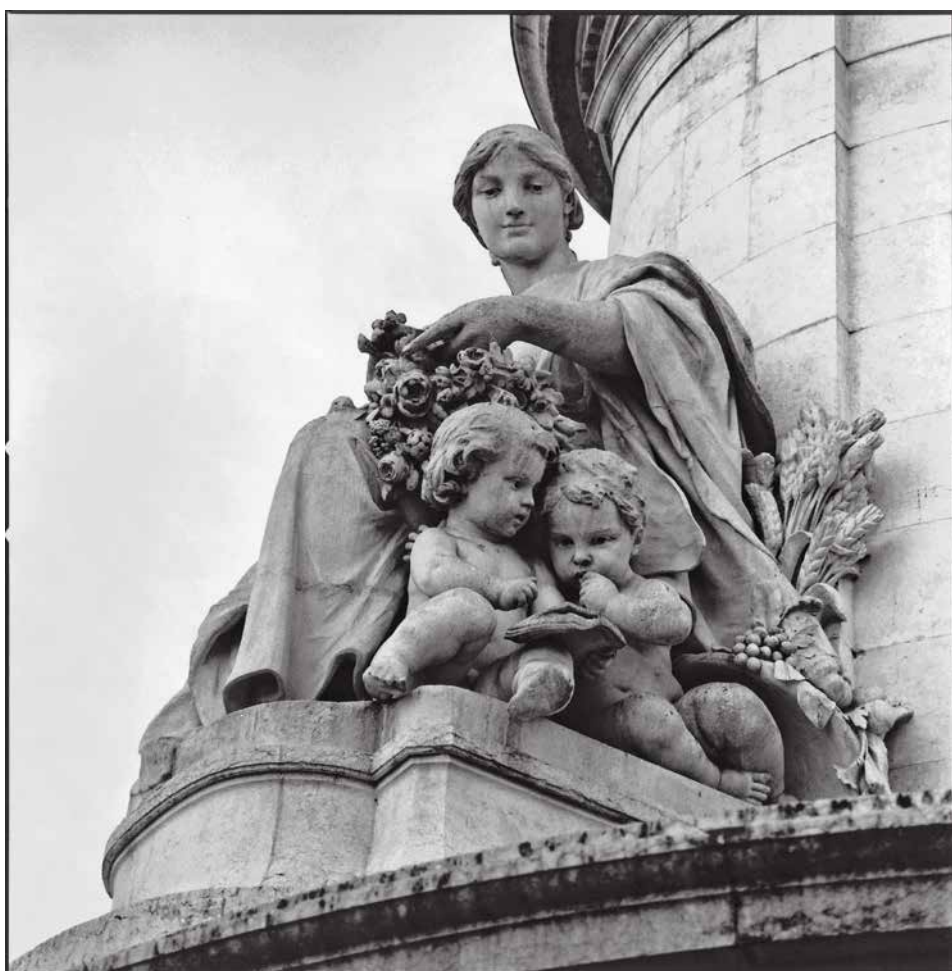
Les temps étaient accomplis, l'heure venue, pour le rejeton d'une lignée de militaires de carrière, de faire retour sur les trois générations qui sont l'éternité ici-bas. Ce sont les innocents de 1968, devenus grands, qui s'enfoncent, les yeux ouverts, dans un passé dont l'étreinte s'est desserrée en cette année fameuse, après la fin des guerres coloniales et de la petite paysannerie, avec la déchristianisation, la disparition de la vieille société patriarcale et des antiques interdits. La loi de l'histoire que nous écrivons, vaille que vaille, nous oblige à prendre acte des chapitres précédents pour ne pas les répéter. C'est à cette condition que nous inventerons celui qu'il nous incombe de rédiger.

Pierre Bergounioux, écrivain

“ La loi de l'histoire que nous écrivons, vaille que vaille, nous oblige à prendre acte des chapitres précédents pour ne pas les répéter. ”

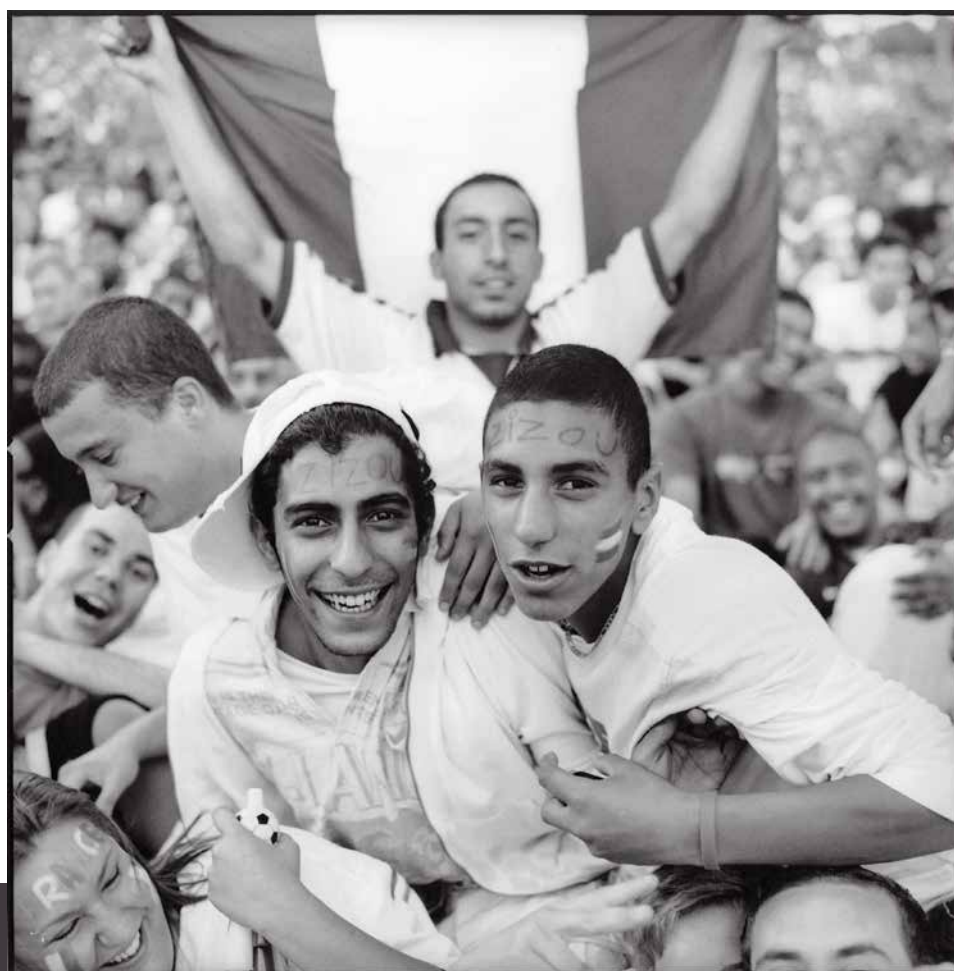
Patria obscura, « film-événement » par la justesse de son propos, par la beauté de ses images, par l'impressionnant travail de montage réalisé, procure un vrai bonheur, un bonheur grave capable de panser des blessures secrètes ou béantes, les blessures que chacun d'entre nous porte. On rabâche beaucoup qu'il faut à la France un nouvel « imaginaire national ». Eh bien ce film l'a construit à sa manière. Il est inclusif, apaisant, montre qu'il y a plusieurs demeures dans la maison France et que chacun peut y avoir sa place.

Jean Baubérot, historien



Tout étranger âgé de 21 ans accompli qui, domicilié en France depuis une année, y vit de son travail, ou acquiert une propriété, ou épouse une Française, ou adopte un enfant, ou nourrit un vieillard, tout étranger enfin qui sera jugé par le corps législatif avoir bien mérité de l'humanité, est admis à l'exercice des Droits de citoyen français.

Article 4 de la Constitution du 24 juin 1793



“ C'est au premier abord l'enquête sans concession d'un cinéaste autour d'un secret de famille, mais plus profondément c'est une réflexion émouvante sur le patriotisme et l'identité. ”

Patria obscura est un film très sensible, très précis dans ses arborescences et son montage et ouvre tout au long de belles découvertes sur des réalités humaines, sociales, psychologiques ou politiques, que la langue des images documentaire sait si fortement convoquer. Ce premier film vient s'inscrire d'emblée dans la lignée des grandes enquêtes familiales, si puissamment ouverte et illustrée par des cinéastes comme François Caillat ou Catherine Bernstein.

Thierry Garrel, producteur

Patria obscura est un film remarquable. On pense à *Muriel* d'Alain Resnais. C'est au premier abord l'enquête sans concession d'un cinéaste autour d'un secret de famille, mais plus profondément c'est une réflexion émouvante sur le patriotisme et l'identité. Je partage avec l'auteur la même obsession pour les histoires familiales et la même curiosité pour la photographie, son rapport au passé et la façon dont elle peut modifier notre perception de la vie. Stéphane Ragot a réussi un film à la fois élégant et d'une vraie honnêteté.

Ross McElwee, cinéaste

« Pour vivre ensemble il faut se raconter des histoires, partager des récits et des représentations. »



Pouvez-vous résumer votre parcours avant que commence le projet de *Patria obscura* ?

■ J'étais photographe documentaire, diffusé par l'agence VU. À ce titre j'ai beaucoup voyagé, en Amérique latine, en Europe de l'Est, en Afrique. Ma manière de travailler consistait à photographier des gens, mais aussi à parler avec eux, à recueillir des récits de vies – je leur demandais : « qui êtes-vous ? ». À un moment, j'ai eu le sentiment d'un blocage, je me suis rendu compte que je ne serais pas capable de répondre moi-même à cette question que je posais aux autres. J'ai eu le sentiment que j'allais répéter indéfiniment, en changeant chaque fois d'endroit, ce qui était devenu un procédé.

À quel moment naît le projet du film ?

■ Au milieu des années 2000. Je me suis éloigné de mon activité de photographe documentaire et je travaille à ce moment-là dans le cinéma d'animation en volume, image par image. J'ai donc commencé par mettre de côté l'appareil photo... sauf que mes toutes premières images pour le film ont consisté à filmer cette séance de photo de famille qu'on voit au début. C'était la première fois que je photographiais ma famille au complet.

Comment avez-vous rencontré la productrice, Laurence Braunberger ?

■ La conception du film m'a pris longtemps, j'avais besoin d'un travail introspectif pour y arriver, pour que ce ne soit pas un règlement de compte ou juste la résolution d'une énigme biographique. J'ai retourné mon appareil photo vers moi tout en documentant en vidéo mon activité de photographe. En même temps que se mettait en place ce processus, je m'immergeais dans les grandes œuvres du cinéma documentaire. Avec au premier rang de mes admirations Chris Marker, pour la liberté de son regard. *Sans soleil* a été une révélation. Je ne connaissais personne dans le cinéma, alors je suis allé sonner à la porte des Films du Jeudi, dont le nom figure au générique de nombreux films de Marker. Et la porte s'est ouverte.

Qu'apportez-vous à ce moment ?

■ Des milliers de négatifs et 400 tirages en noir et blanc, un ensemble de photos que j'appelle mon vestige argentique. Et puis un document rédigé, assez précis, où j'ai écrit une possible organisation

des images existantes. À partir de là, c'est-à-dire en 2011, avec Laurence Braunberger et la monteuse Sophie Brunet, nous avons commencé à mettre en place la réalisation de nouvelles séquences, notamment tout ce qui se passe dans mon labo, tout ce qui revient sur ma pratique de photographie argentique, qui devient un des thèmes du film et non plus seulement un outil pour le fabriquer.

Votre voix joue un rôle important dans le film.

■ Le recours à la voix off est venu très tard. J'ai mis beaucoup de temps à l'écrire et j'ai fini par l'enregistrer dans mon labo, seul dans le noir, c'est là que j'ai trouvé le ton. Mes références étaient ces cinéastes qui sont capables de parler en filmant, dans le mouvement même d'enregistrement des images, Alain Cavalier dans ses films récents ou Ross McElwee. Pour ma part j'ai eu besoin de passer par l'écriture pour trouver la bonne distance.

Le film a bien sûr une dimension personnelle et familiale, il est aussi inscrit dans une époque, celle où par exemple est créé un ministère de l'Identité nationale.

■ Quand j'ai commencé on n'était pas encore dans l'hystérisation des questions identitaires qui a accompagné la campagne de Sarkozy, puis sa présidence. Quand arrive le débat autour de la notion d'identité nationale, je suis très gêné : je n'ai pas l'intention de répondre à cette injonction malhonnête, biaisée. J'ai été un des premiers signataires de la pétition « Nous ne débattons pas » lancée à l'époque par Mediapart, alors que je travaillais sur des enjeux évidemment liés à l'identité. Mon travail était d'essayer de me réapproprié différemment des mots, des images, des symboles que je voyais instrumentalisés pour les pires motifs. C'est pourquoi j'utilise le mot « patrie », je montre le drapeau, je fais entendre la *Marseillaise*, je n'ignore ni Marianne ni Jeanne d'Arc... Je crois qu'il faut interroger ces références, ne surtout pas faire comme si elles n'existaient pas sans se soumettre non plus à leur utilisation dominante.

Comment éviter d'entrer, même de manière polémique, dans une sorte de dialogue avec Le Pen ou Sarkozy ?

■ La solution est précisément de passer par la dimension personnelle, d'associer des

représentations collectives très vastes à leur dimension individuelle et même intime. Je crois qu'on a besoin d'être capable de se regarder soi-même pour envisager les autres, que ce soit « les autres » à l'échelle de la famille ou du pays. Pour vivre ensemble il faut se raconter des histoires, partager des récits et des représentations. On est en déficit de ces histoires communes qui ne reposent pas sur l'exclusion, sur le déni d'une part de nous-même.

Le film se construit en partie sur une série de croisements qui semblent des coïncidences heureuses.

■ J'aime beaucoup la phrase de Chris Marker « Le hasard a des intuitions qu'il ne faut pas prendre pour des coïncidences ». Mon film n'est fait que d'intuitions, mon travail a été d'essayer d'être au bon endroit pour attendre les hasards porteurs de sens, qui éclairent la réalité. Il faut être là. Un des hasards les plus évidents est l'arrivée des sans-papiers dans le cimetière militaire près d'Arras. Ou le fait que je découvre finalement le portrait de mon arrière-grand-père supposé, encadré au fond d'une crypte sous les ruines du village martyr d'Oradour-sur-Glane.

“ Mon film n'est fait que d'intuitions, mon travail a été d'essayer d'être au bon endroit pour attendre les hasards porteurs de sens, qui éclairent la réalité. ”

Le film fait résonner les enjeux d'identité avec le passage de la photo argentique à la photo numérique.

■ Pour moi c'est profondément lié. J'ai 45 ans, quand j'étais plus jeune j'ai appris un métier, photographe, que j'ai pratiqué. À un moment je me suis préoccupé de l'enseigner à mon tour, de commencer à transmettre ce que je savais. À ce

moment-là tout s'est écroulé. On venait de passer dans un autre monde. Je n'ai pas de difficulté à utiliser le numérique, ce n'est pas le problème, et je ne crois pas du tout qu'il y ait un enjeu de qualité technique des images. La rupture est à un autre niveau, il concerne la temporalité, l'écart entre la prise de vue et le moment où on voyait les images. Il m'est souvent arrivé de partir des mois pour prendre des photos, en nombre limité puisque le nombre de rouleaux de pellicules n'était pas infini, sans voir aucune de mes images avant mon retour. Cela signifie vivre longtemps avec ce qu'on imagine avoir photographié. Il se passe énormément de choses dans cet écart, c'est cela qui est perdu. Il y a ensuite le travail sur les négatifs, le développement, le tirage, la sélection sur une planche-contact, bref un rapport long avec ses propres images. J'ai compris seulement après qu'il a disparu que c'était ce temps-là qui m'importait. Cette idée-là est latente dans le film – comme l'image latente était centrale dans mon rapport à la photo argentique.

Comment avez-vous choisi les musiques qu'on entend dans le film ?

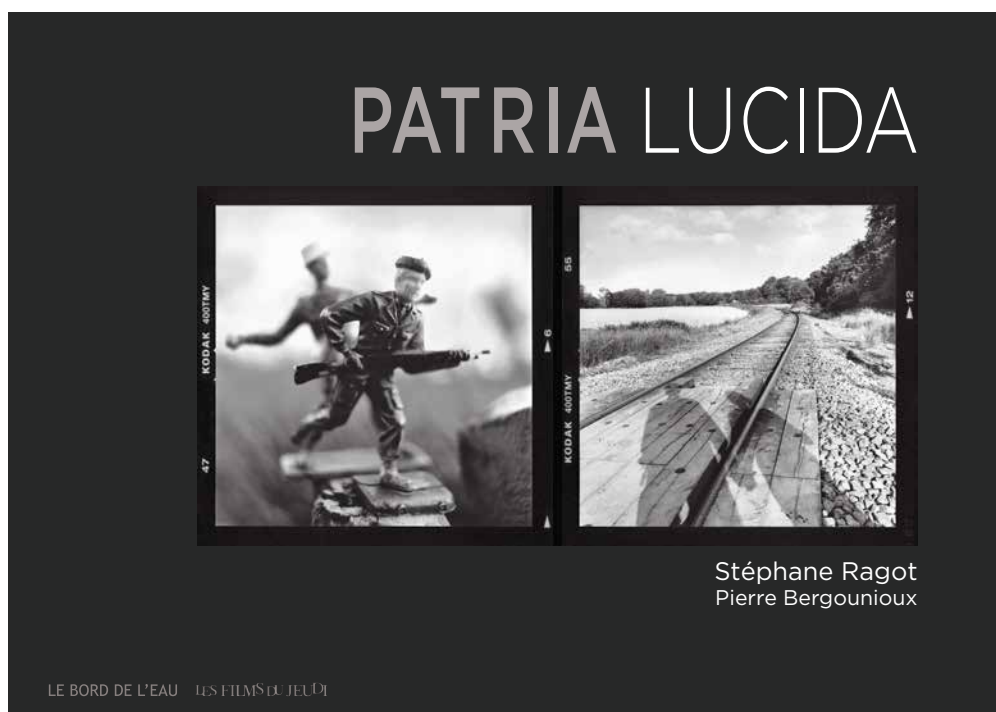
■ J'écris en musique, toujours, elles m'aident à trouver un rythme, et de ce fait les séquences sont pour moi d'emblée associées à des musiques. Durant l'écriture de *Patria obscura*, j'ai beaucoup écouté les œuvres de Sylvain Chauveau, un compositeur français de ma génération. Il a été d'accord pour que nous utilisions certains des morceaux de son disque *Nocturne impalpable*, et il est apparu très vite que je retrouvais au montage la proximité d'humeur et de rythme avec les séquences dont ils avaient accompagné l'écriture. Nous avons fait la même expérience avec les morceaux du trompettiste norvégien Nils Petter Molvær. Un peu comme si ces musiques étaient déjà dans les images et qu'on les faisait apparaître – des musiques latentes.

En même temps que le film sort un livre au titre en miroir, *Patria lucida*.

■ Le livre tente une autre approche des mêmes enjeux, à partir du récit et d'une partie des photos réalisées pour le film, et d'un texte de Pierre Bergounioux. Alors que cette traversée du 20^e siècle qu'accomplit le film ignore tout à fait 68 – hormis le fait que c'est mon année de naissance, comme on peut le lire à l'écran sur ma carte d'identité – le texte de Bergounioux part, lui, de Mai-68 pour interroger différemment les mêmes enjeux, en reliant mon approche au fait que j'appartiens précisément à cette génération. C'est un regard décalé sur la même histoire.

J.-M. F.





« Le fait de voir une chose pour ce qu'elle est change la chose, change le monde, et nous change. Ce qui nous accablait, nous aliénait, perd de son pouvoir. Le monde n'est ce qu'il est que parce qu'il inclut l'idée qu'on se fait de lui. » P. B.

176 pages, format 28 x 20 cm
Éditions Le Bord de l'eau
Parution : octobre 2014
Prix : 30 €

Patria lucida

un livre de photos de Stéphane Ragot coécrit avec Pierre Bergounioux

Pierre Bergounioux est un écrivain qui déchiffre l'énigme du monde. Stéphane Ragot lui a fait part de son travail et de cette double forme dont il avait rêvé, un film et un livre.

Ensemble, ils ont imaginé *Patria lucida*, un livre complice autour de ses photos carrées, une sorte de face-à-face. Il y a le récit de celui qui voit. C'est le récit à la première personne d'un photographe qui tourne l'objectif vers lui, qui rassemble les traces d'un passé mal assumé. Il y a le regard posé sur celui qui voit. Pierre Bergounioux éclaire l'intime d'une lumière universelle, il relie nos petites vies aux mouvements de l'histoire.

Le manuscrit a reçu le soutien à l'édition de la région Limousin. Il est lauréat de la bourse Brouillon d'un rêve d'écriture de la SCAM.

PARTENARIATS



ENSEMBLE

Pour distribuer *Patria obscura*, les Films du Jeudi et la Coopérative DHR – Direction Humaine des Ressources – font cause et forces communes.

La transmission et la diffusion tout autant que la créativité des auteurs sont au cœur de l'histoire des Films du Jeudi, société créée par Pierre Braunberger en 1964. Producteur et surtout passeur, il fut jusqu'à sa disparition en 1990 un découvreur de talents hors-pair. Il joua un rôle prépondérant dans l'éclosion de la Nouvelle Vague ou la découverte en France d'un grand nombre de cinéastes étrangers. Le catalogue, un des derniers indépendants, comprend plus de 400 films de réalisateurs comme Jean Renoir, Jean-Luc Godard ou Alain Resnais. Toujours en marge des circuits prédominants, Laurence Braunberger perpétue aujourd'hui l'esprit défricheur de son père en restant attachée à des cinéastes hors-normes, comme Chris Marker.

Depuis 2006, la coopérative DHR produit et distribue des films, à la recherche d'une information de qualité rare, exempte des intrants toxiques de la finance mondialisée, cultivant une diversité des représentations et des narrations du monde : d'un film enquête sur le produit intérieur brut – Indices – à la

ressortie nationale en salles de *Avoir 20 ans dans les Aurès* ; d'un documentaire sur la monnaie – *Monnaie(s) courante(s)* – à une politique fiction mettant en scène le destin d'une improbable agence de notation, *Jusqu'à Nouvel Ordre*, en passant par *Faire quelque chose*, documentaire de témoignages avec les derniers acteurs du Conseil national de la résistance, ou encore *Tout va bien (1^{er} commandement du clown)*, une aventure pour apprendre à faire rire de la condition humaine. En 2014-2015, DHR propose trois documentaires abordant les enjeux et conséquences de la dette, trois angles de vue pour alimenter le débat et l'élargir à ce qu'il est légitime ou souhaitable d'assumer... et de transmettre.

Documentaires et fictions, investigations socio-économiques et inventions formelles, transmissions de mémoire(s) et anticipations politiques... Avec des œuvres passerelles entre arts et éducations populaires, indispensables viatiques pour ce qui nous reste de cerveau disponible, nous voulons reprendre le regard et la main sur les conditions de production et de diffusion de ces biens communs de haute nécessité : des films où l'exigence formelle ne tourne en rien le dos aux enjeux de connaissance et d'appréhension politique, documentée, de notre temps.

Patria obscura

Long métrage documentaire de 83 minutes couleur et noir et blanc, 16/9° son 5.1 tourné en HDcam et DVcam, diffusé en DCP-HD (disponible en BluRay)

Écrit et réalisé par Stéphane Ragot

Produit par Laurence Braunberger pour Les Films du Jeudi

Images et sons Philippe Ayme, Olivier Dury, Stéphane Ragot

Montage Sophie Brunet

Montage son Bruno Reiland

Mixage Amélie Canini

Musiques Sylvain Chauveau, Nils Petter Molvaer, Jean-Philippe Goude, Anouar Brahem

Avec la participation du Centre National du Cinéma et de l'image animée, avec le soutien du Fonds d'aide à l'Innovation Audiovisuelle et du Fonds Images de la diversité du CNC, de l'Institut Faire Faces, de la SCAM bourse « Brouillon d'un Rêve » et avec le concours de la Région Limousin en partenariat avec le CNC. Ce film fait partie du projet SCARFACE/1914FACES2014 sélectionné dans le cadre du programme européen de coopération transfrontalière INTERREG IV A France (Manche) – Angleterre, cofinancé par le FEDER

Contact production et codistribution Les Films du Jeudi 3, rue Hautefeuille 75006 Paris filmsdujeudi@filmsdujeudi.com 01 40 46 97 98

Contact distribution Direction Humaine des Ressources 95, avenue du Président Wilson 93100 Montreuil distribution@d-h-r.org 06 11 17 79 91

Contact programmation patriaobscura.distribution@gmail.com 01 40 46 97 98

Contact presse Jean-Charles Canu jccanu@gmail.com / 06 60 61 62 30